

Anglais iront boire un verre de bon vin de France.
Vive la France !

*.*Les gens qui aiment à remuer du linge sale doivent être dans la jubilation.

On ne parle que de scandales, on ne s'aborde qu'en se demandant des nouvelles de telle ou telle affaire et on se quitte en étouffant un éclat de rire ou en masquant une grimace.

Pendant ce temps-là, d'aucuns ramassant tout ce que l'on jette ainsi dans la rue, s'empressent de mettre ces choses dans les colonnes de leur journal et les servent à leurs lecteurs comme plats de résistance.

Si ce pauvre Achintre assistait à ce spectacle écoeurant, il répéterait une fois de plus :

— Pouah ! tout cela pue la politique !

Léon Leduc

RÊVER

“ C'est bon, mais pas bien.”

FIGUREZ ma plus gracieuse révérence. Il me prend fantaisie de frapper à votre porte par ce beau dimanche.

Recevez-vous ? J'entends comme une invitation, peut-être l'écho de mon propre désir et viens m'installer commodément ici. Voyez comme je me suis faite belle pour l'occasion, en votre honneur j'ai endossé ma jolie robe gris hélio-trope, il n'y a pas jusqu'au moindre détail de ma toilette qui ne se ressent de la fête, souliers vernis, fichu brodé et ce parfum que vous aimez.

N'est-ce pas qu'il fait bon de vivre par ce chaud rayon ? Il est bon d'être jeune, il est bon d'être gai, il est bon d'être triste parfois. Non pas que je veuille m'acquérir vos sympathies à ce dernier titre, oh non ! je suis heureuse d'un bonheur vrai et me laisse lire de même.

Tranquillement assise dans ma berceuse favorite, un pied appuyé sur la longue ottomane où j'aime tant à rêver et flâner, les mains rejetées en arrière et croisées sur ma tête, je jouis depuis bientôt une heure d'un bonheur absolu. De ma fenêtre ouverte qu'ombrage gracieusement une masse touffue de feuillage, m'arrivent d'une église voisine les sons harmonieux et doux d'un chant sacré, c'est l'heure du catéchisme, et les suaves cantiques des enfants, ainsi adoucis par la distance, me font l'effet d'une lyre divine. Il émane de ce sanctuaire d'amour un parfum de tranquillité et de recueillement qui pénètre jusqu'au fond de mon âme et harmonise à ravir avec les voix de mon cœur.

Toujours l'âme cherche le beau, le poétique, l'idéal, et ce calme majestueux du saint jour de Dieu me porte à rêver. J'aime à céder à l'attraction du moment et, sous le charme de cette heure bénie, je m'abandonne à une rêverie inconsciente qui m'enivre et me fait comprendre ce grand mot d'un grand auteur : “ Le plus solide des biens de ce monde est un rêve auquel on s'attache et dans lequel on s'oublie.”

Rêver, comme c'est plaisant ! *I like it so, don't you ?* On dit pourtant que ce n'est pas bien, qu'il est mieux d'apprécier les choses réelles, que la vie se dédore parfois et ne prend pas toujours le coloris de nos rêves, que bien souvent pour atteindre la fleur il faut se déchirer aux épines qui, hélas ! il faut le dire, n'ont jamais le mérite d'être *unique*.

Moi, je connais une grande sœur qui aime bien à faire la leçon et ne cesse de me répéter que, par sa nature même, toute étoile doit *flirer*, que par là il n'est pas bon de les viser ; elle me dit en plus que les étoiles de la terre sont un peu comme celles au firmament, elles brillent et scintillent pour tout le monde.

Si j'en crois sa grande expérience, l'air est rempli de petits farfadets qui toujours invitent et toujours trompent ; que le sourire le plus doux est souvent le plus menteur, qu'une phrase caressante manque parfois de fond ; que toujours il faut calculer et mesurer l'affection au poid. Que pour être heureux ici-bas il ne faut jamais définir nos enthousiasmes ni nos sympathies, qu'il est mieux d'être

froid, indifférent. Que l'argent est le mobile le plus puissant, que la flatterie est un baume consolateur et le palliatif à tous les maux. Que de nos jours on admire plutôt ce qui sautille et pétille que le grand sérieux de la vie. Qu'il ne faut jamais dédaigner les petits plaisirs à notre portée, et que l'appréciation de nos bonheurs est le grand *en tout cas* de la jeunesse.

Ne trouvez-vous pas que ma sœur chérie sait bien sermonner, encore mieux philosopher ? Pour moi, je vous avoue sans honte que je dois certainement à ses bons conseils d'avoir encore, quoique comptant déjà presque un quart de siècle, bon pied, bon œil ainsi que toutes mes dents.

Vaincue par le charme de ma chambrette, je me laisse aller à des confidences, des ingénuités, des échappées ! Que voulez-vous ? c'est ma plume, pas moi, la vilaine me joue de mauvais tours quelquefois, elle vole toujours, caressant amoureusement ce feuillet qui vous transmet d'une manière si indiscrète le trop plein de moi-même. C'est qu'elle est un peu comme sa maîtresse, *essentiellement communicative*, et n'aime pas à sentir les rênes, quand je la retiens elle me fait des siennes, me laisse m'embêter ; puis je me fâche, la jette au loin, la brise et jure par mille riens qu'on ne m'y reprendra plus ; mais toujours je me surprends à la caresser de nouveau. J'essaierais vainement à vous définir le lien qui nous unit, ma plume et moi, autre que par celui d'une expansion contagieuse. En dépit de ses indiscretions, je la laisse invariablement courir à son gré.

Fatiguée d'un travail un peu rude, je revenais de la ville, un soir de cette semaine. Je marchais à loisir et jouissais pleinement de ce spectacle toujours nouveau, le soleil couchant ; une brise légère avait remplacé les rayons trop ardents du jour, et l'approche du soir donnait à la route poussiéreuse un peu de repos. Passant devant un couvent tout près de chez moi, je m'arrêtai un instant pour admirer des fleurs magnifiques qu'on étalait fièrement aux regards des passants.

Toute entière à l'admiration du moment, j'avais oublié mon entourage, quand la cloche sonna l'angelus du soir. Le temps était calme et les sons me revenaient clairs, distincts, sonores. Tout à coup, à travers les joyeuses volées, j'entendis un chant d'une douceur infinie, un véritable torrent d'harmonie. Je levai les yeux, et là-haut, se berçant mollement sur les branches des ormeaux, étaient des centaines de petits oiseaux, qui, d'un commun accord, modulaient un chant d'hommage à la Reine du Ciel. Je m'approchai et remarquai qu'en égrenant leur chanson tous levaient la tête, et que ce pieux concert s'élançait vers les cieux.

J'écoutai longtemps, mais chacun chante à sa manière et je n'ai pu saisir tout à fait ce gazouillement mélodieux. Quel dommage de n'être pas poète ! Ce soir-là, j'aurais voulu être douée de la muse enchanteresse de ce barde inspiré qui nous redit si bien les *Caprices des femmes*. Lui, peut-être, aurait compris ce babil harmonieux et pu me traduire en cadence l'angelus des petits oiseaux.

REINE.

P. S.—Amie, je t'invite au concert sous les ormeaux. Comme tout ce qui nous vient de Dieu, *c'est gratis*, nous trouverons là ce que nous aimons si passionnément, les fleurs, les oiseaux, le ciel bleu. Ainsi, qu'on se le dise, et... *welcome*.

LA VOLONTÉ PEUT SUSPENDRE L'ENVAHISSEMENT DE LA MORT

ANECDOTES

D'ÉMINENTS médecins se sont accordés à dire que la ferme volonté de résister au mal et de recouvrer la santé est la plus heureuse disposition que l'on puisse désirer chez un malade. Il est peu de praticiens qui n'aient eu l'occasion d'observer sur des personnes confiées à leurs soins l'incontestable influence exercée par la volonté de concentrer en elles-mêmes toutes leurs forces pour hâter la guérison.

Un malade découragé, s'abandonnant au sort, et qu'il faut en quelque sorte soulever de son lit de douleur où il s'affaisse sans espoir, est autrement en danger que celui dont l'énergie réagit contre les

ravages du mal, contre l'affaiblissement, contre le découragement. C'est la force morale de la volonté qui vient en aide aux forces physiques.

Il y a dix ou quinze ans, nous avons lu sur ce sujet une histoire touchante.

Une dame très âgée avait adopté deux jumeaux dont la mère, sa parente éloignée, avait péri ainsi que le père par un accident de bateau. Elle jouissait d'une rente viagère considérable, payable d'avance, et qu'un vieux notaire, son ami, exact comme une pendule d'observatoire, lui portait chaque 1^{er} janvier, à six heures précises, en venant dîner avec elle.

Un accident, dû à quelqu'une des infirmités de son âge, se déclare dans les derniers jours de l'année et les médecins le jugent mortel. Se maintiendra-t-elle vivante jusqu'au jour de sa rente ? c'est plus que douteux. “ Je ne veux pas mourir, dit-elle, que mes enfants ne soient au moins à l'abri des besoins les plus pressants.”

Dès cet instant, elle s'interdit toute visite, tout mouvement, toute conversation inutile, tout ce qui peut lui ôter un atome de force, tout ce qui peut consumer, en sus du nécessaire absolu, la moindre parcelle des éléments de la vie. Elle signe d'avance sa quittance et s'installe dans son lit, voulant à tout prix fixer cette existence qui s'évapore, retenir ce tissu qui ne tient qu'à un fil. Elle concentre sur ce vœu toutes les puissances de son être. Intérieurement absorbée dans une sorte d'extase morale, elle surveille tous les points de son corps d'où partent par intervalles les orages de la destruction, et y porte aussitôt, par un effort suprême de volonté, comme une étincelle revivifiante de son âme. Enfin le notaire arrive au premier coup de six heures... Haletante, elle lui fait signe des yeux, il prend la quittance et dépose la somme. “ Dieu soit loué ! je puis partir... mon vieil ami, adieu !” Et le supplice était terminé ; les jours de repos et de récompense s'ouvraient devant cette âme énergique et bonne.

Assez récemment un autre fait de même nature est venu à notre connaissance certaine.

Un médecin, fort apprécié dans l'une de nos places de bains de mer, nous raconta ce qui suit :

Une de ses clientes se trouve inopinément à l'article de la mort. Elle a un fils. Il est absent. On le prévient par le télégraphe. Il se met en route. Mais s'il a les ailes du chemin de fer, la fatale mort a les siennes et s'avance avec rapidité. La mère s'obstine et se cramponne à la vie qu'elle voit fuir. Elle croit que chaque crispation, chaque cri de douleur, lui ôte quelques fractions d'existence. Elle a exprimé ses vœux au docteur et, confiante en lui, s'efforce de demeurer immobile et muette. Celui-ci ne la quitte plus, s'applique à régler les toniques avec lesquels il la soutient cuillerée par cuillerée. Il surveille les déperditions et les suspend de son mieux. La montre à la main, il interroge et mesure tout, soupirs, respiration, frissons, chaleur, pouls. Les yeux de la mourante lui répondent et montrent que l'esprit est toujours là.

La demi-journée se passe ; c'était plus qu'on n'espérait. Cependant, le chemin de fer a toujours roulé. La pendule marque enfin l'instant désiré “ Me voilà, mère ! mère ! je suis là !” La malade étend les bras, étreint son fils et dépense en quelques minutes les paroles qu'elle avait épargnées au milieu de cruelles angoisses par des efforts inouïs. La mort s'empare bientôt de sa proie ; mais une satisfaction indicible se peint sur le visage de la mère au moment du fatal passage : le bonheur des derniers instants a effacé tout autre sentiment et toute trace de souffrance.

Le médecin a raconté depuis qu'il n'avait jamais éprouvé de sensation plus pénible. Sauf la mort, il a passé par toutes les phases de la destruction qu'à parcourues sa cliente, l'esprit enlacé à celui de la malade et douloureusement tendu vers le même but. Il se sentait dominé, harcelé, par cette volonté ardente qui se l'associait dans ses anxiétés, ses craintes, ses espérances.

Les biographes de Kant racontent qu'il croyait que par la volonté on peut résister pendant un certain temps à l'invasion des maladies.

Des naufragés, après avoir résisté des jours et des nuits, se sont évanouis au moment où on les recueillait.

EURVALE CAZEAUX.